

→ Rencontre autour du thème d'« Envole-moi ».



Notre troisième saison des rencontres du Club Lecteur Essais, placée sous le signe de la chanson française, lui empruntera quelques titres ou paroles pour suggérer les sujets que nous souhaitons partager.

Ainsi, nous connaissons tous le refrain de la chanson emblématique de Jean-Jacques Goldman (lequel fait actuellement l'objet d'un essai de sociologie par Ivan Jablonka, au Seuil) : « Envole-moi, envolé-moi, envolé-moi / Loin de cette fatalité qui colle à ma peau / Envole-moi, envolé-moi / Remplis ma tête d'autres horizons, d'autres mots ».

Il nous a paru naturel d'ouvrir cette saison par cet appel à sortir du quotidien et l'ouvrir à de nouveaux territoires par le pouvoir de la présence et des mots, c'est-à-dire d'une parole partagée.

Nous aborderons donc l'envol de l'imagination grâce aux premiers signes humains multimillénaires peints ou gravés dans la roche qui continuent de transformer le réel en permettant de l'appréhender et de le concevoir autrement ; l'envol de l'esprit philosophique grâce aux mythes grecs autour des figures d'Icare et de Dédale ; enfin, l'envol comme secours, quand il s'agit de protéger des espèces menacées ; non des oiseaux, mais des gastéropodes qui témoignent à eux seuls des effets de la mondialisation et de la sixième extinction.

Que vous soyez membres ou non des Amis de la Machine à Lire, venez nous rejoindre, pour découvrir et partager la vertu des essais : « A coup de livres, je franchirai tous ces murs ».

→ Compte-rendu de la rencontre Club essai n°7 du 18.11.2023

Bertrand, Jean-Philippe, Françoise, vous ont présenté les livres suivants :

- **Tout un monde dans une coquille**, Thom van Dooren, aux éditions Les empêcheurs de penser en rond.
- **Avant l'écriture**, Sylvia Ferrara, publié aux éditions du Seuil.
- **L'envol d'Icare**, Jacques Lacarrière, publié aux éditions Seghers.



→ **Tout un monde dans une coquille**, Thom Van Dooren, publié aux éditions Actes Sud.
(présenté par Bertrand).

A propos : Thom Van Dooren se définit comme un philosophe de terrain.

En 2022 les éditions Actes Sud traduisent son livre « *Dans les sillages des corbeaux* », lui faisant une place dans la très belle collection Mondes Sauvages que le directeur présente ainsi au début : La nation iroquoise avait l'habitude de demander, avant chaque palabre, qui, dans l'assemblée, allait parler au nom du loup. »

Les mondes humains sont faits de luttes entre différents imaginaires. Chaque imaginaire porte une vision du futur. Ces imaginaires sont donc en concurrence, ce qui veut dire que certains d'entre eux visent à appauvrir les autres jusqu'à l'extinction ; on pourrait dire en quelque sorte qu'ils ont une visée totalitaire.

C'est pour venir en aide à des imaginaires riches, complexes mais pauvres en moyens financiers et militaires que le philosophe cherche à nous emporter avec lui dans ses enquêtes. Il ne le dit pas ainsi, mais on sent bien que son travail journalistique et de philosophe est un besoin de venir en aide aux populations les plus démunies face à la montée des températures, la montée des eaux, la montée de l'insignifiance,

de la bêtise et de l'inhumain. D'ailleurs il ne s'agit pas seulement des populations humaines, toutes les populations animales et végétales sont embarquées dans le même Titanic, et il n'y aura personne pour venir nous secourir.

C'est parce que notre imaginaire est pauvre que nous avons besoin d'histoires pour l'enrichir. Le philosophe est là pour se mettre à la hauteur des petites et lointaines existences, pour les écouter, pour nous les montrer à l'aide de mots. Faire des histoires tant que c'est encore possible, raconter des espèces menacées, raconter le destin de certains individus faisant partie de ces espèces, les faire apparaître et vivre dans notre esprit, cet esprit dont toute l'attention est accaparée par un répondeur vocal qui lui demande d'appuyer sur des touches, puis de patienter, puis finalement de raccrocher et de recommencer, toutes les lignes étant occupées. Autrement dire une histoire a pour fonction de nous faire connaître le réel, bref, de nous rendre moins aveugle.

Dans son nouveau livre, nous partons découvrir Hawaï, cet archipel polynésien et deux populations en particulier retiennent son attention, l'une composée d'humains, les kanaka maoli, l'autre d'escargots, des centaines d'espèces. Le destin de ces deux populations est étroitement imbriqué, comprendre celui de l'une nous permet de comprendre l'autre.

Le livre

Dans un premier temps, le philosophe s'intéresse aux escargots. Il revient sur leurs capacités, leurs fragilités, leurs singularités. Ce qui intéresse le plus l'auteur ce n'est pas la coquille, morceau de calcaire spiralé qui est inséparable de l'animal, puisqu'il naît en même temps que le reste du corps et grandit avec lui. Selon les espèces la coquille a telle ou telle forme, a telle ou telle couleur, a telle ou telle grandeur.

Non, ce qui intéresse le plus l'auteur c'est la bave de l'escargot.

Car un escargot sans bave, c'est comme un humain sans goût, sans odorat et sans mémoire. Et sans désir. Et sans conscience. Les yeux au bout des tentacules de l'escargot ne lui servent qu'à déceler l'intensité lumineuse ; l'escargot est un aveugle d'illuminations. Il n'entend rien. Mais ses capacités tactiles, son sens du goût et son odorat lui permettent d'avoir une vie spacieuse sur Hawaï, pendant des centaines de milliers d'années les centaines d'espèces de gastéropodes n'éprouvent pas le besoin d'aller chez Ikea. La bave lui sert de chemin vers la sexualité. La bave lui sert à recueillir toutes sortes d'informations sur son monde. La bave lui sert à créer son monde. Le chemin de bave contient tous les chemins. Cette bave est visqueuse, collante et lui permet de se déplacer la tête en bas quand il faut. Qui ne rêverait pas de vivre de sa bave ?

Ensuite le philosophe va nous aider à nous rapprocher des Kanaka Maoli. Leur arrivée à Hawaï.

Comment différents clans se disputent la domination des îles. Comment l'arrivée de James Cook à la fin du 18ème siècle annonce le début de la colonisation européenne.

Les différentes étapes de la colonisation sont connues et varient en degré selon les continents. Pour Hawaï ça commence par la rencontre avec des navigateurs. On fait des échanges, et par la suite ces échanges commencent à modifier l'équilibre entre les clans, l'un de ces clans ayant pu acheter des fusils.

Finalement le système politique en équilibre sur ces îles est anéanti par l'introduction de la monarchie. L'un des chefs de clan prend le pouvoir total, unifie les îles sous son commandement de roi.

Au cours du XIXème siècle le commerce avec les européens, puis les américains, va prendre de plus en plus de place. Sous différentes pressions extérieures, le système juridique va se modifier, la propriété privée va apparaître, concept qui n'existe pas dans la langue hawaïenne. Des petites terres vont être distribués aux habitants, on va passer d'un système communautaire à un enclos de petits propriétaires.

Le terrain est prêt pour les grands propriétaires étrangers. Ils vont acheter ici ou là des terres, y mettre de grands troupeaux qui vont dévaster les terres des petits propriétaires. Ceux-ci n'auront plus rien pour vivre et vendront leur terre aux étrangers qui s'en serviront pour cultiver la canne à sucre.

En même temps que les étrangers, des maladies fatales débarqueront, décimant la population. Des travailleurs des Philippines, du Japon viendront aider et vivront dans des conditions proches de l'esclavage (ce que les historiens appellent l'Engagisme). Des missionnaires viendront inculquer leur religion et les anciennes croyances et les anciennes relations entre les hommes et les femmes et les enfants polynésiens et les autres habitants du réel vont être interdites. Vont disparaître. On ira même jusqu'à leur interdire de

parler leur propre langue. Sans langue, il n'y a pas de monde possible. Alors les polynésiens parleront la langue anglaise et vivront dans le monde correspondant. Dans les années 1970, peut-être apprendront-ils le mot zombie.

Cette histoire de la colonisation militaire, économique et culturelle des hawaïens est indissociable nous dit Thom Van Dooren de l'extinction des escargots. La colonisation a défriché les terres, rasé des forêts luxuriantes et, pire, a introduit des espèces invasives, rats, caméléons, qui se nourrissent des escargots. Mais l'introduction la plus fatale de toute est celle d'un autre escargot appelé l'escargot-loup.

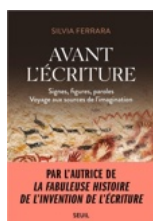
Ce gastéropode se nourrit des autres escargots. Il avait été introduit à Hawaï pour chasser des escargots géants d'Afrique qui avaient débarqué par hasard et qui décimaient les champs de cannes à sucre. Mais pourquoi perdre de l'énergie à manger ces gros escargots alors qu'à portée de bave il y avait des milliers de petits escargots plus appétissants ? Et aujourd'hui il ne reste plus que quelques espèces qui n'échapperont pas au désastre. Sauf si...

Le philosophe va à la rencontre des biologistes de l'université d'Hawaï qui se mobilisent pour tenter d'offrir aux dernières espèces d'escargots en vie un peu de futur. On leur rend visite dans leur laboratoire, où parfois vivent six ou sept individus d'une espèce. Quand ils arrivent à se reproduire et à devenir une communauté de plusieurs dizaines d'individus, on les introduit dans ce que l'on appelle un exclos. Un exclos est un lieu où l'on tente de garder une espèce en-deçà d'une frontière. Un exclos est un lieu où l'on tente de garder des espèces au-delà d'une frontière, souvent des prédateurs. Après de nombreux essais, les scientifiques ont rivalisé d'ingéniosité pour construire des barrières étranges qui empêchent les différents prédateurs d'entrer.

Nous en sommes là pour l'instant. Il n'y a quasiment plus un seul escargot sauvage vivant à Hawaï, si ce n'est l'escargot-loup. Et tant que cette espèce sera là, les autres escargots sont condamnés à survivre par des moyens artificiels, dans des laboratoires ou dans des enclos.

Nous marchons à travers les sentiers hawaïens avec l'auteur, nous rencontrons des scientifiques, des habitants témoins de la colonisation, des militaires et avec lui nous tentons de comprendre la disparition des escargots, phénomène colonial, et la possibilité de trouver une issue favorable.

Car si les polynésiens sont loin aujourd'hui d'être la majorité des habitants humains de ces îles, ils ont depuis les années 70 chercher à se relever, à retrouver leur identité, leur dignité, eux qui ne vivaient plus qu'en marge de l'économie américaine. Aujourd'hui cette population est composée de nombreux militants dont beaucoup de femmes qui sont au début de tous les combats. La langue a ressuscité et la richesse des anciennes réalités est en voie d'apparition. Ça ne suffira peut-être pas aux escargots mais en méditant sur l'espérance l'auteur nous conduit à penser que le courage et la beauté sont inséparables.



➔ **Avant l'écriture : signes, figures, paroles, voyage aux sources de l'imagination, Silvia Ferrara, aux éditions du Seuil.**
(présenté par Jean-Philippe)

À l'origine du thème de cette rencontre le titre d'une chanson de Jean-Jacques Goldman. À l'origine du livre que je vous présente dans le cadre de ce thème, une phrase extraite de cette chanson : « Remplis ma tête d'autres horizons, d'autres mots ».

§1 – L'auteur

Silvia Ferrara a une formation en archéologie. Elle a enseigné dans les prestigieuses universités anglaises (Londres, Oxford, Cambridge) mais aussi à Rome.

Elle dirige un groupe de recherche européen appelé « Inscribe », acronyme pour Invention of Scripts and their Beginnings (Invention des écritures et leurs commencements).

Actuellement, elle est professeure de « philologie mycénienne » à l'Université de Bologne.

Par philologie, il faut entendre l'« étude des mots, des documents (écrits ou autres) et de tous les contenus de civilisation impliqués » – en l'occurrence, avec la civilisation mycénienne, cette civilisation qui s'est développée dans le sud de la Grèce actuelle, entre le XVIIe s. et le XIIe s. av. J.-C.

Comme tous les archéologues, Ferrara aime les mystères et les énigmes. D'ailleurs, le linéaire B, système d'écriture du mycénien, n'a pu être décrypté que récemment, en 1952, révélant que cette langue était une forme archaïque du grec ancien. D'où viennent les 200 signes connus du linéaire B ? Comment un groupe humain est-il parvenu à les créer, les sélectionner, en faire un système qui serve à conserver la mémoire ou la parole par écrit ?

Ces questions étaient l'objet du premier livre de Silvia Ferrara, *La fabuleuse invention de l'écriture* (paru au Seuil, en 2021).

Dans son second livre, *Avant l'écriture*, elle remonte encore le temps, pour aller à la recherche des traces des inventions premières, celles des signes qui ont précédé les systèmes de signes que constituent les différentes formes d'écriture.

Les deux sont écrits avec passion, jubilation, enthousiasme ; sans prétention, avec cette qualité de rendre accessible des notions subtiles, mais aussi le désir de remettre en question des idées reçues en archéologie, de suggérer des hypothèses nouvelles pour tenter d'approcher différemment le mystère des origines.

Nous verrons que l'auteur ne se contente pas de contempler le passé, elle y trouve non seulement matière à émerveillement mais aussi et surtout matière à penser le monde, le nôtre, notre société, son actualité mais aussi son avenir.

§2 – L'envol de l'imagination

Si chacun de ces deux livres a été écrit pour être lu indépendamment de l'autre, on constate des relations multiples entre eux.

Les deux livres commencent par une introduction qui affirme ce que n'est pas le livre.

Tandis que *La fabuleuse invention de l'écriture* affirme dès la première page que : « ce livre n'est pas un livre sur le grec ancien, ni sur l'alphabet, pas plus qu'il n'est un livre d'histoire », *Avant l'écriture*, dès la sixième ligne annonce que « ce livre n'est pas un livre de science, ou d'art, pas plus que de sémiotique » (p. 9).

Les formules non seulement sont similaires mais pourraient presque être interverties. *Avant l'écriture* aussi se targue de ne pas être un livre d'histoire : « Nous ferons l'histoire à notre manière, en papillonnant entre des milliers d'années passées » (p. 11).

Cette manière, c'est celle de Montaigne lorsqu'il nous dit « aimer l'allure poétique, à sauts et à gambades » (Essais, III.9). De fait, *Avant l'écriture* est un livre de cet ordre, profondément poétique, proposant un voyage dans le temps et l'espace fait d'allers et retours virevoltants voire étourdissants :

Notre voyage effleurera le paléolithique [de -3 millions d'années/-10 000 ans av. J.-C.], verra défiler quelques jalons du néolithique, atteignant, de-ci de-là, l'âge du bronze [-2200/-800 av. J.-C.], parfois au-delà. Notre fil conducteur fera le tour du globe, ce sera la revue des manifestations de signes et de symboles. Nous irons à la recherche des plus anciens d'entre eux et de ceux qui les ont faits. Nous tenterons de comprendre comment l'imagination s'est envolée pour devenir une réalité. (p. 11)

Avec ces mots, surgit une concordance parfaite avec les paroles de Jean-Jacques Goldmann, dans une association libre et surprenante qui réjouirait Silvia Ferrara, coutumière du fait !

Tout au long du livre, Silvia Ferrara va filer la métaphore du saut en identifiant la « force d'une idée » au « tremplin de l'imagination » (p. 15).

Le livre se développe donc en cinq parties qui, malgré les allers et retours temporels, vont globalement du passé le plus éloigné vers l'avenir le plus lointain : « Envol », « Le bond en avant », « le saut en hauteur », « le saut au-delà », « Le saut dans l'inconnu ».

§3 – La naissance de la symbolisation

L'auteur nous entraîne, dans les quatre premières parties, par le monde entier, sur tous les continents, sur les îles des antipodes, dans les étendues désertiques du Sahara ou celles d'un lac disparu du Nevada, dans les grottes des Pouilles ou de la Dordogne comme celles de l'Australie ou d'Indonésie.

Silvia Ferrara cherche à appréhender la variété et la raison d'être des signes laissés par les premiers homo sapiens et même par les néanderthaliens. Il ne s'agit pas que de représentations animales que nous pensons connaître par les représentations des murs de la grotte de Lascaux ou celle de Chauvet.

De par le monde sont parvenus jusqu'à nous et continue de surgir régulièrement des milliers et des milliers d'inscriptions géométriques, des figures peintes ou dessins gravés dans la pierre (les pétroglyphes), de stèles dressées...

Face à ce répertoire foisonnant, il s'agit de cerner l'avènement de la pensée et de la parole symboliques, de sa manifestation par la réalisation de signes signifiants, par la création d'icônes censées non seulement figurer le réel, mais aussi une action, une idée abstraite, un concept...

Remarque : Nous ne sommes jamais perdus, car le texte est accompagné d'un cahier central de 51 photographies qui sont systématiquement commentées. Le cœur du livre consiste dans les descriptions et tentatives d'interprétation des signes, images et inscriptions reproduites sur ces photographies.

Il s'agit de trouver des indices qui suggèrent qu'il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, les hommes préhistoriques laissent des traces qui étaient bien plus que le produit d'un geste artistique mais la marque d'une pensée, d'une volonté de symboliser le rapport d'une communauté au monde.

Ces traces préhistoriques sont souvent considérées comme un faible balbutiement face à la puissance de l'invention de l'écriture : oui, c'est un commencement, mais ce commencement ne fait pas de ses auteurs, sous prétexte qu'ils sont préhistoriques, des personnes si différentes de nous.

Les lettres ont leur première matrice dans les images, dans les histoires, dans les rouages de la pensée d'hommes et de femmes, « primitifs » — pour qui s'obstine à utiliser ce terme — mais très modernes. Ils ont donné des noms aux choses, ils ont créé des grammaires avancées, pleines de métaphores, de métonymies et de figures rhétoriques. Des êtres qui exprimaient tout, mais vraiment tout. Comme nous.

(p. 266)

§4 – Quelques thèses

(a) La thèse précédente est centrale, régulièrement répétée. Elle critique toute forme de mépris de qui a été « premier » sous prétexte qu'il serait « primitif », c'est-à-dire incomplet ou négligeable : pour Silvia Ferrara, le saut est déjà dans l'élan ; le vol est déjà dans l'envol ; l'écriture s'annonce déjà dans le signe et par voie de conséquence la modernité est à comprendre au regard de la préhistoire, laquelle, malgré le nom qui la désigne, ne devrait pas être dissociée de l'histoire puisque l'histoire est dans la préhistoire.

En contemplant les peintures rupestres, Silvia Ferrara ne peut s'empêcher d'y trouver, avec des propos tout à fait convaincants, des traces des plus vieux récits, des premiers mythes. Puisque l'histoire n'est pas sans récit, la préhistoire est en réalité de l'histoire.

(b) Une autre thèse importante : le piège de l'interprétation artistique.

On parle d'art rupestre, d'art pariétal... Certaines grottes célèbres (Lascaux) sont présentées comme la chapelle Sixtine de la préhistoire...

Pour Silvia Ferrara, il n'en est rien. C'est nos yeux modernes qui voient dans les représentations de lions ou de mouflons un geste artistique. Nous associons désormais la peinture ou la sculpture à de l'art, oubliant que l'homme laisse des marques de son passage pour exprimer sa présence au monde et communiquer une pensée.

Il s'agit donc de constater que, par le monde entier, la majorité des traces parvenues jusqu'à nous sont des signes non figuratifs, des marques géométriques (lignes, croix, spirales, losanges, etc.) et non pas des représentations réalistes de l'environnement. Et ces marques géométriques accompagnent les représentations réalistes.

Dit autrement, l'abstraction ne suit pas la représentation du monde, elle l'accompagne, comme un commentaire de cette représentation.

(c) Enfin, une autre affirmation, qui part d'un constat : la fugacité de cette communication. Les hommes combattent contre le temps, pour transmettre des récits. Mais nous sommes incapables de comprendre ce qui voulait être communiqué il y a dix mille ans. Nous ne pouvons qu'interpréter, sans aucune assurance de bien comprendre le message transmis.

Il en sera de même dans des milliers d'années. Ce qui pose des questions vertigineuses quant aux traces que nous laissons et qui subsisteront de notre civilisation. Les traces qui perdureront dans 100 000 ans sont les déchets radioactifs que nous avons commencé d'enfouir sous terre... Tel est le « saut dans l'inconnu » qui termine le livre : comment faire comprendre, par-delà le temps, par des signes et des inscriptions, le danger que cela représente.

(d)

La question est principalement une question de communication, et donc de sémiotique, même si l'auteur se défend d'avoir écrit un livre à ce sujet.

On peut (...) concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie (...). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent [...]. Saussure, Cours de linguistique générale, 1916, p. 33.

C'est bien des sociétés premières et de la vie sociale dont ces traces témoignent. L'homme a besoin de communiquer avec ses semblables, et de transmettre le récit de ses semblables. Telle est l'explication de l'accumulation, sur plusieurs de milliers d'années, de signes et de représentations en certains lieux particuliers du monde, comme s'il s'était agi d'oasis de communication dans un désert vide d'hommes :

Qui sait pourquoi la gravité humaine, comme la gravité physique d'ailleurs, conduit à tout concentrer en un même point de l'espace. Tout a commencé au néolithique et se poursuit aujourd'hui, dans les mêmes lieux, avec les mêmes règles. [...] Aussi indéchiffrable soit-il l'être humain est prévisible sur un point : il est naturellement enclin à s'assembler avec ses semblables. Ce qui vaut pour les corps vaut pour les signes. (p. 157)

Ou comment, en interrogeant les motivations des hommes qui nous ont précédé il y a plusieurs dizaines de milliers d'années, nous retrouvons la raison d'être de nos rencontres du club lecteur-essais : nous réunir à La Machine à Musique / à Lire, concentration de signes par excellence, pour interroger et comprendre le monde.



→ **L'envol d'Icare, Jacques Lacarrière, aux éditions Seghers 2023.**
(présenté par Françoise)

Présentation de l'Auteur

Jacques LACARRIERE est né en 1925 à Limoges, il étudie le droit et les lettres classiques à la Sorbonne et l'hindi à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales.

Mais il va devenir un grand helléniste. Et tout commence en 1947 quand il découvre la Grèce lors d'un premier voyage avec le Groupe du théâtre antique de la Sorbonne. En 1950, ce sera la Crète et la découverte du mont Athos, sujet qui deviendra celui de son premier livre publié par Pierre SEGHERS « *Mont Athos, montagne sainte* » (1954). Jacques LACARRIERE, était un amoureux du grec ancien et de la mythologie, son essai publié en 1976, « *L'Été grec* » lui vaudra un immense succès. Succès qui reposait tant sur son contenu que sur le format littéraire original proposé. Un de ses amis, Abidine DINO (peintre turc) dira de lui « *LACARRIERE inventait un genre qui tenait de l'essai, du carnet de route, du poème en prose improvisé au rythme de la marche et du récit libéré de tous les codes formels* ».

Avec « L'envol d'Icare ». Il va renouer avec ce format,

Alors c'est parti, partons le temps de cette présentation, je n'ose pas dire « envolons-nous », ce serait un peu trop facile, dans le temps et dans l'espace, pour nous retrouver au temps de la Grèce antique en ces temps où il y avait des Dieux et des hommes.

I – Le mythe d'ICARE – le récit

Le récit retenu par Jacques LACARRIERE est celui du Livre VIII des Métamorphoses d'Ovide. Beaucoup d'entre vous connaissent parfaitement cette histoire, en voici tout de même un très bref rappel :

Dédale, le père et Icare, le fils se trouvent coincés dans un labyrinthe construit par Dédale lui-même.

En effet, Dédale était, entre autres, un architecte de talent connu du Roi crétois Minos. Or, celui-ci a besoin de ses services car à son retour de la guerre avec Syracuse, il découvre l'existence du Minotaure qu'il veut cacher. Mais une fois le labyrinthe construit, Dédale va commettre l'irréparable en aidant Thésée et Ariane à sortir du labyrinthe.

Fâché, Minos décide de punir le père et le fils en faisant en sorte qu'ils ne puissent pas s'échapper du labyrinthe en faisant garder toutes les issues ainsi que le port de Cnossos. Donc pas de fuite possible ni par les voies terrestres, ni par la mer.

Mais c'était sans compter la « ruse » de Dédale qui ne se laisse pas faire « **Minos, peut bien, dit-il, m'interdire la terre et l'onde, le ciel lui me reste ouvert. C'est là que je trouverais mon chemin** ».

La suite vous la connaissez, Dédale va fabriquer des ailes pour lui et son fils, et quelles ailes, nous y reviendrons dans la suite de la présentation.

Malheureusement, Icare ne va suivre les recommandations de son père, il va tant s'approcher du soleil que la cire de ses ailes va fondre. Il va chuter et se noyer dans la mer.

Comme l'indique le titre du livre, nous allons bien parler « d'envol ». L'objectif de Jacques LACARRIERE n'est pas de proposer une xième relecture du mythe, il ne s'agit pas non plus pour lui d'ajouter une nouvelle interprétation à toutes celles déjà existantes, mais bien de porter un regard nouveau sur une partie de ce mythe, celui : « L'envol » d'Icare » alors que plus souvent on parle surtout de la chute.

Si nous faisons, à présent, un petit détour pour reprendre les paroles de la chanson de Jean-Jacques Goldmann. Le titre « Envole- moi » porte lui aussi sur la notion d'envol et non pas de vol. Les paroles évoquent l'envie de s'échapper d'un endroit que « *La nuit camoufle pour quelques heures* » une « *zone sale* » pleine « *d'épaves et de laideur* » ; et l'auteur de préciser « *J'ai pas choisi de naître ici ; Entre l'ignorance et la violence et l'ennui* ».

Dédale et Icare, eux, non plus, n'ont pas non plus choisi d'être enfermés dans le labyrinthe et c'est grâce à l'ingéniosité de Dédale, qu'ils vont trouver un chemin pour s'en sortir.

II – L'envol (vrai sujet du livre)

1 - Au départ, le père et le fils sont **tous les deux dans la même situation**, ils souhaitent tous les deux, « se sortir de l'obscurité du labyrinthe ».

Dans l'antiquité, le labyrinthe constituait un symbole du monde souterrain, de l'obscurité et donc de l'enfer.

Le labyrinthe est en même temps, un leurre, une sorte de « piège architectural » qui est une représentation concrète de l'aporie et de l'impasse.

Les voies terrestre et maritimes étant toutes les deux condamnées, une seule possibilité demeure : la voie du ciel pour « s'élever au-dessus des contraintes terrestres ».

Le ciel quant à lui est le symbole d'un nouvel espace, d'une liberté retrouvée et des nouvelles possibilités pour Dédale et Icare, nous y reviendrons dans la suite de cette présentation.

2 - Tous les deux sont des hommes et non pas des Dieux, et dans la mythologie, c'est très important.

Ils ne possèdent pas les pouvoirs des Dieux. Pour s'envoler, **ils vont avoir besoin de l'ingéniosité humaine**.

Jacques LACARRIERE, propose une lecture originale du mythe en montrant qu'il s'agit du seul mythe de cette époque à insister autant sur les détails techniques du vol.

Pour les grecs et les romains, avoir des ailes ne signifiait pas être un oiseau mais être un génie. Les ailes étaient plutôt **un attribut des dieux** qui signalent un état, ils peuvent aller et résider dans le ciel juste parce qu'ils sont.

D'ailleurs, si l'on regarde bien dans les œuvres, les ailes de la plupart des dieux et des héros mythologiques, n'en sont pas vraiment. Ce sont des représentations, des symboles à peine esquissés.

Pour aller vers le ciel, Dédale et Icare **vont avoir besoin d'une aide technique**.

Comme le souligne Jacques LACARRIERE avec beaucoup d'humour, finalement, l'histoire d'Icare est avant tout celle « d'un homme-oiseau ».

I remarque qu'Ovide prend le temps de décrire tous les détails techniques du vol, et ce qui nous intéresse surtout pour notre présentation, à ce qui va permettre **l'envol, à savoir les ailes**. « *Si les oiseaux volent, pense Dédale, c'est parce qu'ils ont des ailes. Donnons à l'homme des ailes d'oiseau et il pourra voler* ».

Dédale est rusé et talentueux, il va s'inspirer du plus grand des oiseaux à savoir l'aigle, pour imaginer des ailes bien réelles.

Même si le récit conserve des éléments relevant du merveilleux, Ovide ne néglige néanmoins aucun détail matériel ». Ainsi il « *précise le type d'aile choisi, le type de plumes, le mode de fixation sur le corps* ». Nous savons également que Dédale, « *se procure du bois, des cordes, de la cire [...] et qu'il va dresser une armature sur laquelle il va attacher les plumes principales* ».

Comment fait-il pour se procurer tout ce matériel ? « *Mystère, le mythe ne le dit pas, comme souvent* ».

Selon Jacques LACARRIERE, tous ces détails ont pour objectif de « *conférer à la légende des éléments de crédibilité, pour l'ancrer dans une technique irréprochable* ».

Technique qui va permettre à des hommes de vaincre un domaine jusqu'alors inviolé, réservé aux Dieux, celui « des airs ».

Technique qui sera d'ailleurs reprise et améliorée pour créer un autre homme-oiseau antique.

Il s'agit de **Ménippe**, dont l'histoire nous a racontée par Lucien de Samosate (120-180 ap JC) – considéré par certains, comme le premier auteur satirique de l'empire romain.

Lucien de Samosate avait connaissance de la mésaventure d'Icare, il insiste lui aussi sur les détails techniques de la composition des ailes et du vol. Mais cette fois, pour faire en sorte que Ménippe ne chute pas.

Ménippe va ainsi se fabriquer des « vraies » ailes à partir d'un mélange d'ailes d'aigle et de vautour. Il prendra soin de prendre des vivres, « légères », pour se sustenter pendant son vol. Vol qu'il effectuera avec beaucoup de prudence.

2 mythes, 2 histoires où la technique joue un rôle important pour permettre à des hommes de s'envoler. Pour quitter la terre, aller vers de nouveaux horizons, l'envol donc est essentiel mais ne suffit pas, encore faut-il savoir où l'on veut aller ?

➤ S'envoler pour faire quoi ?

Icare et Dédale sont ensemble dans la même situation, prisonniers du labyrinthe. Mais ils n'ont pas les mêmes motivations (pardon pour l'anachronisme du mot) ce sont des personnages tout à fait différents. **D'ailleurs, l'un et l'autre ne vont pas connaître la même destinée.**

Dédale, contrairement à Icare achèvera son vol et arrivera en Sicile.

Doté d'un caractère très différent, il prépare minutieusement tous les aspects techniques du vol. Son objectif est avant tout de rejoindre une autre terre pour retrouver une vie plus libre.

Ménippe, lui ne cherchait pas à fuir une situation. Il voulait aller sur la lune rencontrer les Dieux pour plaider la cause des humains et améliorer leur vie sur terre. Autrement dit, il voulait, rien moins que sauver le monde. Et il réussira.

Icare, quant à lui, il veut juste voler. Jacques LACCARRIERE, relève avec humour, **qu'au final « Icare n'était qu'un simple voyageur ailé »**. Avec les mots d'aujourd'hui, nous dirions qu'il ne partage pas la même ambition que Ménippe. Il ne cherche pas à être « un précurseur d'une société nouvelle ».

J'ai évoqué, en début de présentation, le format particulier du livre, qui en plus d'une partie analyse et commentaire du mythe, contient des parties plus poétiques. Pour bien nous faire percevoir, qui était Icare, Jacques LACCARRIERE, va reprendre la conclusion de son précédent livre « L'été grec », où il proposait un dialogue imaginaire entre lui-même et Icare. Il s'agissait d'un texte écrit à une époque, où il séjournait dans l'île de Patmos et souhaitait écrire des textes sur la mythologie grecque, avec pour objectif de leur donner un rendu plus moderne.

Il revenait justement de Crète et le premier texte sur lequel il avait commencé à travailler c'était le mythe d'Icare.

Ainsi, il fait dire à Icare : « *Minos savait ce qu'il faisait en m'enfermant dans ces catacombes. Ce n'est pas mon corps, c'est mon âme qu'il voulait tuer ou emprisonner à jamais. Il voulait me réduire à l'état de chenille alors que toute ma vie, j'ai rêvé d'être un papillon* ». (Extrait page 142).

Icare déclare, toujours au cours de ce dialogue imaginaire : « *Dédale n'a rien appris, rien oublié en volant dans le ciel. Il a battu des ailes pendant des heures en pensant à son but, la Sicile. Il n'a jamais cessé même en plein ciel d'être un terrien. D'ailleurs, c'est dans sa nature. Mon père a toujours été un homme tatillon, maniaque qui détestait l'improvisation. Avant de nous envoler, il avait tout étudié : la direction et la force des vents, la hauteur du soleil, et même le décalage horaire. Alors que moi figurez-vous, je n'avais pas en tête de plan de vol. Mon seul plan, c'était de quitter cette terre infernale* ». (Extrait page 143-144).

Icare – Homme-oiseau qui réussit grâce à son père à s'envoler, et même s'il va connaître les délices et l'ivresse du vol, il va chuter.

III La chute

Mais la chute n'est pas due, selon le mythe même, à un accident de vol. Icare est puni **non d'avoir volé** mais d'avoir désobéi à son père en ne respectant pas ses conseils de vol. Et en plus, pour les antiques, il est puni de s'être approché trop près des dieux.

Ovide ne croyait pas à la véracité du récit, il a utilisé le mythe pour rappeler la puissance des dieux et la soumission qui en découle aux lois divines.

Le mythe d'Icare est une légende inventée pour expliquer que l'homme ne doit pas désirer l'impossible et que son domaine reste la terre et pas le ciel.

Comme le souligne Jacques LACARRIERE « **Même en vol, l'homme doit rester ce qu'il est, un terrien** ». Autrement dit, « **Il vaut mieux être un terrien réussi qu'un oiseau raté** ».

Pourtant, l'auteur nous rappelle combien ce désir d'envol, ce désir, comme le définit Mircea Eliade de « *rompre les liens qui le tiennent rivés à la terre n'est pas le résultat de la pression cosmique ou de la précarité économique, il constitue l'homme en tant qu'existant jouissant d'un monde d'être unique dans le monde* ». Pour en revenir, à la technique et à l'utopie de l'homme-oiseau qui rappelons-le dans cette histoire n'a pas été sanctionnée en tant que telle.

Même si l'on sait aujourd'hui que le principe de l'homme-oiseau est faux. Pour voler, l'homme a besoin des avions et des principes scientifiques de l'aéronautique.

« *Notons que ce raisonnement ne fut pas seulement celui du monde antique. Par la suite et jusqu'au seuil des temps modernes, on crut que le problème du vol humain serait résolu en imitant celui de l'oiseau* ».

Petite parenthèse au passage, pour découvrir les aventures assez savoureuses des dignes successeurs d'Icare, je vous renvoie au chapitre du livre intitulé « *Brève histoire des nouveaux Icare* » (page 109).

Je me permets, difficile d'y résister, d'en citer juste deux :

- Un astronome de Cordoue au IX^{ème} siècle qui essaya de voler avec un habit couvert de plumes. S'il réussit à rester en l'air pendant quelques mètres, il se blessa « le derrière » parce qu'il avait oublié de se faire une queue. En effet, c'est grâce à elle que les oiseaux peuvent atterrir sans dommage.
- Plus tard, en 1507, en Ecosse cette fois, un certain Damian se jette avec des ailes du haut d'une tour d'un château, il s'en tirera avec les 2 jambes cassées et expliquera son échec en disant qu'il s'est trompé : au lieu d'utiliser des plumes d'aigles, il avait pris des ailes de poulet

Et les tentatives ne vont pas s'arrêter au cours des siècles qui vont suivre. Même Jean-Jacques, lui-même va tenter de théoriser non pas de voler en se jetant d'une tour ou d'une falaise, mais bien le fait de « s'essayer à « décoller » progressivement à partir du sol.

Aujourd'hui, si Dédale et plus encore Ménéippe, sont tout à fait oubliés, tout le monde, ou presque, connaît Icare et sa tragique histoire.

Cette histoire et la persistance de la légende, finalement a été entretenue grâce à un rêve qui continue encore aujourd'hui. Selon Jacques LACARRIERE, c'est dû au fait que : « **L'humanité foncière de Dédale et d'Icare en fait précisément des modèles imitables. On n'imité pas les dieux mais on peut tenter d'imiter des héros** » (extrait page 47)

C'est peut-être grâce à la persistance, de cette erreur, **mélange de technique et de rêve** que l'homme est finalement parvenu à rejoindre les airs.

Les dieux, n'ont pas besoin d'ailes réelles. Les hommes eux, peuvent s'en fabriquer. Et même si elles ne leur permettent pas de voler réellement, en revanche elles leur ont permis de nourrir le rêve de pouvoir s'envoler pour changer les choses, pour changer le monde.

Or, comme le souligne Jacques LACARRIERE :

« *Dans le monde du rêve, on ne vole pas parce qu'on a des ailes, on se croit des ailes parce qu'on a volé* ». (Extrait page 62).

Amicalement, Les Amis de La Machine à Lire

